

ESTHER ABRAMI

La musique est (aussi) une affaire de femmes



INCLUS
la playlist du livre
et une partition
d'Esther

L'hommage d'une musicienne hors norme
à toutes celles qui l'ont inspirée

LEDUC 

« Mozart, Vivaldi, Beethoven... sont des noms que tout le monde connaît. À l'inverse, des musiciennes telles que Pauline Viardot, Chinquinha Gonzaga ou Ethel Smyth nous sont inconnues, ou presque. Et pourtant, elles aussi ont marqué l'histoire. Alors pourquoi ne savons-nous rien d'elles ?

Clara Schumann était la star du couple qu'elle formait avec Robert Schumann, alors que c'est pour son statut d'épouse qu'elle est le plus connue aujourd'hui. Fanny Mendelssohn a été empêchée par son père de publier ses œuvres et le fit sous le nom de son frère Felix. Deux exemples parmi tant d'autres, que je n'ai découverts que tardivement, car voilà plus de 1 000 ans que les femmes composent sans que l'on prenne la peine de nous l'enseigner, à moi comme à quiconque. »

Dans ce témoignage très personnel, Esther Abrami nous livre son parcours, des débuts difficiles aux plus grandes scènes internationales. À travers les portraits de dix-sept musiciennes qui ont guidé ses pas, elle nous confie sa trajectoire hors du commun, faite de persévérance, de passion et de sacrifices. Un récit poignant, porté par la conviction que la musique se transmet aussi entre femmes.

Une autre histoire de la musique, celle des femmes !

Esther Abrami est violoniste classique et compositrice. Diplômée du Royal College of Music de Londres, elle enchaîne les tournées internationales et figure sur la liste des Forbes 30 Under 30. Figure charismatique par ses tenues qui détonnent et son million d'abonnés sur les réseaux sociaux, elle fait tomber les barrières entre les générations et redonne à la musique classique toute sa modernité.

19,90 euros

Prix TTC France

ISBN : 979-10-285-3686-2



9 791028 536862



FABRIQUÉ
EN FRANCE



Rayon : Pop culture

editionsleduc.com

LEDUC

La musique est
(aussi)
une affaire de femmes

REJOIGNEZ NOTRE COMMUNAUTÉ DE LECTEURS!

Inscrivez-vous à notre newsletter et recevez des informations sur nos parutions, nos événements, nos jeux-concours... et des cadeaux!

Rendez-vous ici : bit.ly/newsletterleduc

Retrouvez-nous sur notre site www.editionsleduc.com
et sur les réseaux sociaux.



Leduc s'engage pour une fabrication écoresponsable!

« Des livres pour mieux vivre », c'est la devise de notre maison.

Et vivre mieux, c'est vivre en impactant positivement le monde qui nous entoure ! C'est pourquoi nous avons fait le choix de l'écoresponsabilité. Un livre écoresponsable, c'est une impression respectueuse de l'environnement, un papier issu de forêts gérées durablement (papier FSC® ou PEFC), un nombre de kilomètres limité avant d'arriver dans vos mains (90 % de nos livres sont imprimés en Europe, et 40 % en France), un format optimisé pour éviter la gâche papier et un tirage ajusté pour minimiser le pilon ! Pour en savoir plus, rendez-vous sur notre site.



Conseil éditorial : Valérie Michelin

Préparation de copie : Camille Le Dain

Relecture : Marie Piquet

Maquette : Ma petite FaB

Photographie de couverture : Stéphanie Volpato

© 2026, Leduc Éditions

76, boulevard Pasteur

75015 Paris

ISBN : 979-10-285-3686-2

ESTHER ABRAMI

La musique est
(aussi)
une affaire de femmes

L'hommage d'une musicienne hors norme
à toutes celles qui l'ont inspirée.

LEDUC 

SOMMAIRE

Introduction	9
Chapitre 1. Transmission	13
Chapitre 2. Les aventurières	25
Chapitre 3. Le pouvoir de la musique	43
Chapitre 4. La beauté chez les femmes, ça ne dure pas	51
Chapitre 5. Femmes d'influence	65
Chapitre 6. On ne naît pas compositrice, on le devient	77
Chapitre 7. Barbie, la surface et la profondeur	91
Chapitre 8. Fille de, sœur de, femme de...	113
Chapitre 9. Les pionnières de la musique de film	131
Chapitre 10. Nous, musiciennes d'aujourd'hui	151
Chapitre 11. Famille ou carrière ?	169
La playlist d'Esther	193
La partition d'Esther	197
Notes de fin	199

À mes parents, qui m'ont toujours soutenue, avec une mention spéciale pour ma maman, qui m'a appris ce qu'était la *hutspah*.

C'est un mot yiddish, et « avoir de la *hutspah* » est souvent traduit comme avoir « du culot » ou « de l'audace ». Personnellement, je dirais que c'est un véritable concept qu'elle m'a inculqué, parfois même obligée à appliquer dès mon plus jeune âge, et timide comme j'étais, je peux vous dire que j'en ai souffert.

Alors non, il ne s'agit pas de piétiner les autres pour arriver devant.

Avoir de la *hutspah*, c'est avoir le courage de s'imposer, de ne pas s'excuser d'exister, avoir assez d'audace pour saisir les opportunités ou, si elles tardent, les faire advenir.

C'est ce que les musiciennes dont il est question dans ce livre n'ont eu de cesse de nous enseigner au travers de leurs aventures.

C'est aussi ce qui m'a donné l'envie de vous raconter leurs histoires, et la mienne.

INTRODUCTION

Avez-vous une idée du nombre de fois où j'ai voulu balancer mon violon par la fenêtre ? Ou bien, comme les rock stars le font avec leur guitare à la fin d'un concert, de l'éclater par terre de rage ? Du nombre de fois où j'ai crié, hurlé, donné des coups de pied dans les murs, jeté le pupitre au sol, piétiné mes partitions... Du nombre de fois où je me suis assise, recroquevillée, pleurant avec mon violon dans les mains en me demandant ce que je faisais à vingt-deux heures, un dimanche de pluie, au fin fond de l'Angleterre, enfermée toute seule dans une salle de pratique ?... De très nombreuses fois.

Parce que le violon, c'est dur.

C'est beaucoup de sacrifices et beaucoup de choix.

Je me suis vouée corps et âme à cet instrument pendant un grand nombre d'années dans le but d'atteindre un niveau d'excellence.

Le violon, c'est un instrument qui vous marque, dans tous les sens du terme. J'ai trois empreintes gravées sur le côté gauche du corps : sous la mâchoire, sur la clavicule, et sur l'épaule, depuis mes douze ans. Ce sont les traces du frottement du bois de mon violon contre ma peau que je pose à cet endroit-là.

Elles ne partiront jamais. C'est d'ailleurs comme ça qu'on se reconnaît entre violonistes.

L'apprentissage du violon, c'est l'apprentissage d'une discipline de fer. C'est se réveiller tous les matins, ouvrir l'étui de son instrument, qu'on en ressente l'envie ou non, et commencer une gamme de *la* majeur, un exercice de dextérité des doigts qui ressemble à une alarme incendie, ou bien jouer en boucle une corde à vide en regardant la forme de sa main sur son archet pour essayer d'en améliorer le son.

Parfois, on me demande ce que je fais dans la vie. Je réponds « je suis violoniste » et c'est comme si ma réponse trop simple déclenchait la suite : « Ah... et tu joues d'autres instruments ? »

Mais ils ne se rendent pas compte.

Alors oui, je joue du piano et honnêtement, aujourd'hui je pourrais assez facilement prendre un autre instrument et effectuer quelques notes avec.

Mais être violoniste, ce n'est pas juste « jouer du violon », c'est une vocation, une fidélité sans bornes mêlée d'abnégation et de passion. J'entends ce mot *passion* au sens ancien, issu du latin *passio* qui signifie *la souffrance*, mais aussi *l'état de celui qui subit*. Parce qu'il y a quelque chose d'incontrôlable dans la passion. C'est une force intérieure à la fois instinctive et émotionnelle qui jaillit de manière irrépessible et qui peut déplacer des montagnes. « Un mouvement violent de l'âme », comme le définit l'Académie française.

Il faut investir une énergie et une concentration absolument gigantesques, et ne jamais rien lâcher pour progresser chaque jour un tout petit peu, et ce même lorsqu'on a l'impression de stagner.

Je partage régulièrement des scènes de travail sur mes réseaux sociaux : quand je chante les notes pour apprendre par cœur un morceau, quand je répète un passage ou même quand je perds patience à force d'avoir rejoué la même mesure cinquante-six fois de suite. Je pense que cela permet au public de se rendre mieux compte et de comprendre les centaines d'heures de travail passées et les milliers de notes qu'il faut apprendre pour pouvoir monter sur scène sereinement.

Et il ne faut pas penser que cette intense discipline au quotidien s'arrête quand on a atteint le niveau professionnel, ou quand on a reçu son diplôme de fin d'études.

Jascha Heifetz, un des plus grands violonistes qui ait existé, disait : « Si je ne travaille pas un jour, je m'en rends compte, si je ne travaille pas pendant deux jours, les critiques s'en rendent compte, et si je ne travaille pas pendant trois jours... C'est le public qui s'en rend compte¹. »

Alors oui, le violon, c'est dur, mais c'est beau ; et c'est surtout toute ma vie. Et puis, je n'aurais pas pu abandonner, je n'ai jamais eu de plan B.

Parfois, je me demande ce que j'aurais fait si ça n'avait pas marché.

Est-ce que j'aurais pu être heureuse ? Je ne pense pas, j'aurais eu l'impression de mourir de l'intérieur. C'était tellement ce que je voulais faire de ma vie.

Si je n'avais pas réussi, si je n'avais pas pu faire ce métier, si j'avais dû faire un autre choix, si... j'aurais vraiment eu l'impression que toute ma vie reposait sur un deuxième choix. Sans exagérer, je pense que je n'aurais plus pu écouter de musique classique, j'aurais dû faire comme si cela n'avait jamais existé, il n'y avait pas de compromis possible.

J'aime pourtant faire beaucoup de choses. Je peux lire pendant des heures, j'apprécie la littérature, la poésie, je m'intéresse évidemment à l'art et à la culture, mais aussi à l'histoire quelle qu'en soit la période ou le lieu, j'aime m'occuper des animaux, je suis sportive, la nature m'inspire... J'avais d'excellentes notes en maths, et que je décide de ne pas partir en spé maths à seize ans a été une grande tristesse pour mon professeur.

Enfin, j'aurais pu choisir un millier de plans B.

Peut-être que je me suis juste entêtée, c'est possible.

Mais je crois que même si l'on s'intéresse à pas mal de choses, et que l'on parvient à les faire plutôt bien, il y en a toujours une qui nous fait vibrer plus que les autres, et quand on la découvre, c'est comme si on se découvrait soi-même.

Ce n'est alors pas seulement « quelque chose qu'on aime faire ». C'est une vocation.

CHAPITRE 1

TRANSMISSION

« *Maman, plus tard, je serai violoniste* »

Esther, 9 ans

J'ai découvert le violon à trois ans.

Cet été-là, je passais mes vacances chez ma grand-mère, qui habitait dans l'est de la France. Il m'en reste quelques souvenirs assez flous : des promenades dans la forêt vosgienne avec ses grands sapins, les gros bouquets de jonquilles et la cueillette des myrtilles sauvages. Je me rappelle aussi les magazines de *Picsou* et les soupes de boue que je concoctais dans un vieux pot de peinture en prétendant que j'étais une sorcière très puissante...

Si je pouvais demander à ma grand-mère de me raconter ce dont elle se souvient, je suis à peu près certaine qu'elle commencerait par me décrire comme une tornade s'abattant soudain sur sa tranquillité !

J'étais curieuse de tout, sans cesse à la recherche de nouvelles découvertes. Je ne tenais pas en place parce que

je m'ennuyais très vite, sauf... si l'on me racontait une histoire, une très longue avec des descriptions précises (j'y veillais avec de multiples questions) et des rebondissements abracadabrantesques. Je crois que j'étais une enfant plutôt fatigante.

Au bout de plusieurs jours, ne sachant plus comment m'occuper, ma grand-mère a sorti un violon du placard de sa chambre...

C'était un minuscule violon (il mesure environ trente centimètres), marron très foncé, la couleur d'une tartine trop grillée avec de petites pointes d'orange sur les côtés. Le bois était légèrement lustré, il avait l'air vieux, il ne ressemblait à aucun jouet : ça n'en était pas un.

Je me souviens de son odeur, un parfum, plutôt, que je n'avais jamais senti, et du petit chiffon en dentelle brodé des initiales de ma grand-mère dans lequel il était emballé.

Et d'un coup, le décor du quotidien a disparu. Je venais d'entrer dans une histoire : il était une fois un petit violon... et moi.

Ce violon, c'était celui sur lequel ma grand-mère avait posé ses doigts pour apprendre à jouer, il y a bien longtemps.

J'ai un souvenir extrêmement clair d'elle assise sur le canapé, passant ses bras autour de moi, essayant de me faire tenir l'archet correctement avec ses mains aux longs doigts fins. Je me souviens aussi de ses boucles d'oreilles avec de petits morceaux d'ambre.

Elle aussi, un jour, avait fait la rencontre de ce minuscule violon, avec une autre histoire, la sienne.

Les violons ont tous une histoire, eux aussi. Lorsqu'on en tient un dans nos mains, fabriqué dans les années 1700

ou 1800, on se demande combien de personnes ont posé leurs doigts sur ses cordes avant nous. Dans quels pays ? Et que sont-elles devenues ?

Je ne connais pas toute l'histoire de ce violon, mais je peux remonter jusqu'aux années 1930.

Ma grand-mère était fille unique, comme moi. Elle vivait à Paris avec ses parents, dans un appartement du 11^e arrondissement si exigü « qu'on pouvait débarrasser les assiettes sans se lever de table ». Elle racontait aussi qu'étant bébé, elle dormait dans un tiroir, ce qui m'amusement beaucoup à l'époque.

Cette histoire de violon commence au 110, rue Amelot, au Cirque d'Hiver, où elle se rendait souvent avec son père. Elle prenait cette sortie très au sérieux, parce qu'il y avait un clown avec des cheveux verts qui jouait du violon avant le début du spectacle, installé au fond, parmi le public.

Elle était fascinée, non pas par le clown, mais par l'instrument. Ils arrivaient en avance et elle s'asseyait bien droite, juste à côté du clown : elle était tout près pour le voir sortir son violon, l'accorder et jouer les premières notes. Ils ne restaient jamais jusqu'à la fin du spectacle, elle ne venait que pour le clown, enfin, que pour le violon.

Un jour d'automne, elle tomba gravement malade. J'ignore ce qui lui est arrivé. Ma grand-mère ne parlait pas beaucoup de son passé, et j'ai dû assembler de nombreux fragments d'informations pour que cette histoire prenne forme. La situation devait être suffisamment préoccupante pour que son père lui propose d'acheter tout ce qu'elle rêvait d'avoir pour l'encourager à aller mieux.

Ce qu'elle voulait ? Un violon. Comme le clown.

Mon arrière-grand-père réunit ses maigres économies. Il n'avait aucune idée du prix que coûtait un violon pour enfant ni même où il pourrait s'en procurer un, mais il connaissait le marché aux puces comme sa poche, et y avait de nombreux amis. C'est donc naturellement qu'il s'y précipita.

Ma grand-mère disait qu'il était revenu « des puces » ce jour-là avec un petit violon qu'il avait emballé comme un bouquet de fleurs. Il n'avait peut-être pas trouvé l'étui, ou pas pu le payer. Il n'y avait pas d'archet non plus.

Il posa le « bouquet » sur son lit. Elle le déballa doucement et le plaça sur son épaule exactement comme elle avait vu le clown le faire : elle venait de tomber amoureuse. « Si tu guéris, tu joueras comme le clown », lui dit son père, et elle guérit. Elle ne lâcha plus jamais le violon, et se mit à jouer de mieux en mieux.

Des années plus tard commençait la sombre période de la Seconde Guerre mondiale. Ma grand-mère et ses parents quittèrent Paris pour la campagne. Ils s'installèrent dans une petite maison de village avec un jardin qui avait des airs de forêt vierge entourée de murs, un endroit magique pour Nénette, la tortue de ma grand-mère.

Le petit violon de son enfance, remplacé par un violon plus grand, avait trouvé sa place, accroché au mur de sa chambre, avec un joli ruban.

Un jour il fallut partir vite, trop vite pour mettre Nénette dans sa boîte ou pour décrocher le petit violon du mur.

Des années d'insécurité, de violence, de peur et de drames suivirent. Ils revinrent et trouvèrent la maison complètement vide, le sol jonché de débris de vaisselle

et d'objets cassés. Dans un coin gisait le petit violon. Il était absolument intact, comme si on l'avait délicatement déposé là, en attendant. Avait-il été oublié ? Protégé ? Il se passe parfois des choses qui ressemblent à des miracles.

Et dans le jardin, Nénette la tortue, qui avait un peu grossi, était toujours là, elle aussi, cachée sous les feuilles.

Le temps passa, ma grand-mère rencontra celui qui allait devenir son mari, mon grand-père. Elle fit le choix de renoncer à une carrière de violoniste, et à la naissance de ma maman, elle rangea définitivement son violon au placard.

Elle ne se doutait pas qu'un jour, bien des années plus tard, elle ressortirait le violon de son enfance pour sa seule petite-fille, qui deviendra... violoniste. Et qui fera le choix, elle, de ne jamais s'arrêter.

J'ai grandi dans le sud de la France, en Provence, au pied de la montagne Sainte-Victoire, là où Paul Cézanne posait son chevalet. Encore aujourd'hui, c'est un endroit préservé qui ressemble aux collines que décrit Marcel Pagnol.

Un beau jour d'été, sur la pelouse où nous allions parfois pique-niquer avec l'école, à côté du jeu de boules, une scène se montait pour un concert de jazz manouche et klezmer.

Cela faisait déjà quelques années que j'avais rapporté le violon de ma grand-mère à la maison.

Je vais vous raconter dans ce chapitre une partie de mon histoire dont je ne parle jamais en interview, faute de temps. Celle de mes débuts au violon.

Durant les années qui se sont écoulées entre la découverte du violon avec ma grand-mère, à l'âge de trois ans, et mon premier vrai cours de violon, vers neuf ans, a eu lieu mon « faux départ ».

Après l'été passé dans les Vosges, ma maman m'a inscrite à l'école de musique du village, pensant bien faire : mais l'expérience a échoué.

Je détestais y aller, je n'aimais pas du tout la dame qui donnait les cours et je pense, avec du recul, qu'elle n'avait pas non plus beaucoup de sympathie pour moi.

Comment pourrais-je décrire ces débuts ? C'était une horreur. Plus les cours passaient, pire était le résultat. Cependant, et comme pour toutes les activités que mes parents s'engageaient à payer, j'ai été obligée de finir l'année.

Je n'en garde que peu de souvenirs, mais il y en a un en particulier qui a au moins le mérite d'être drôle : c'est celui de l'audition de fin d'année. Devant tous les parents, y compris les miens, j'ai pris mon archet à l'envers pour jouer mon petit morceau !

Ainsi, les leçons de violon se sont arrêtées là. Pour mes parents, c'était une évidence : « Esther déteste le violon. » Et tout le reste aurait pu aussi s'arrêter là...

J'aurais pu passer à côté de l'amour de ma vie, seulement parce qu'une professeure ne me correspondait pas.

À tous les parents qui inscrivent leurs enfants à des cours de musique, à tous ceux qui veulent apprendre la musique, le plus précieux conseil que je pourrais donner est celui-ci : choisissez bien la personne qui va vous l'enseigner. Un professeur a le pouvoir de détruire une vocation, ou de la faire naître.

Je me souviens comme si c'était hier du regard complice échangé le jour de la rentrée avec mon professeur de cours préparatoire, lorsqu'il a compris que je savais déjà lire. J'ai aimé les maths parce que le professeur était extraordinaire. Je me suis passionnée pour la littérature anglaise parce que je trouvais notre professeur incroyablement drôle, je suis même devenue excellente en biologie parce que le courant passait bien avec notre enseignant.

Au contraire, j'ai parfois détesté aller en cours même lorsqu'il s'agissait de mes matières préférées, et j'ai pu devenir plus que médiocre en sentant qu'un enseignant ne me comprenait pas.

Revenons à ce fameux concert, sur la pelouse, à côté du terrain de boules. Dans nos souvenirs d'enfance, il y a toujours des moments décisifs, qui vont esquisser le plan de notre vie. Ce sont parfois de petits riens, que l'on garde en tête, comme s'ils avaient laissé leur empreinte. L'un de ces souvenirs, c'est ce concert.

Il n'y avait pas de fauteuils, comme il y en a toujours dans les concerts. Nous nous sommes installés devant la scène et ma maman, qui est l'organisation personnifiée (et qui s'est énergiquement employée à me l'inculquer), avait apporté une couverture au cas où je serais fatiguée.

Les musiciens sont arrivés, et ont un peu replacé les choses avant de sortir leurs instruments. Je les ai observés, le violoniste était devant, il m'a intrigué et j'ai traîné ma couverture pour être juste à côté de lui.

Le jour déclinait. Les étoiles apparaissaient une à une et quand le concert a commencé, il s'est passé quelque chose d'étrange. C'était comme si j'étais tout à coup seule avec les musiciens, le reste du public avait disparu.

Je me souviens être tombée sous le charme du violoniste, qui ne jouait pas comme les musiciens classiques. Sa posture était différente, il n'était pas statique avec un visage sévère. Il dansait avec son violon : tout était fluide, il n'y avait rien de strict, de rigide, de « posé tout droit ». Son violon n'était pas un objet, c'était une partie de lui. Peut-être que les éclairages y étaient pour quelque chose, mais je revois encore son violon qui scintillait.

Parfois, il imitait les oiseaux, il montait très haut sur la corde de *mi* et faisait lever et retomber son deuxième doigt en continu de manière très rapide – j'ai appris plus tard que cela s'appelait « un trille ».

Il faisait aussi d'énormes vibratos, et des glissades entre les notes, qui donnaient l'impression que son violon chantait, ou que lui-même chantait au travers de son violon. C'était vivant, chaleureux, magique. J'étais emportée par la musique. Je ne me souviens même pas des autres instruments, seulement du rythme qu'ils apportaient.

J'avais l'impression que tout cela me parlait, me rappelait quelque chose, pourtant je n'avais jamais assisté à ce genre de concert. C'était une sorte de nuage de notes et de couleurs. Tout cela n'avait absolument rien de rationnel et j'en étais parfaitement consciente, malgré mon jeune âge.

Il n'en a pas fallu davantage pour que le lendemain, je demande à mes parents de reprendre des cours de violon. Après l'affaire de l'école de musique, j'ai dû me montrer convaincante, surtout auprès de ma maman qui change rarement d'avis une fois qu'elle a pris une décision.

Le hasard a voulu que l'une de mes camarades de classe suive des cours particuliers chez elle, dans le but de passer le concours d'entrée au conservatoire.

Il fut donc conclu que j'allais à nouveau tenter un cours sous la direction d'un professeur. Et l'avantage du cours particulier était de ne pas m'engager à « finir l'année » si l'expérience tournait court, ce qui arrangeait tout le monde. Le rendez-vous fut donc fixé.

Certains détails me sont restés en mémoire, par exemple celui d'avoir retiré mes chaussures et marché sur une moquette, mais je n'ai presque aucun souvenir du visage du professeur, ni de sa voix ni de ses conseils lors de cette première leçon ; c'est un peu comme s'il n'avait pas été l'acteur principal de l'histoire.

L'acteur principal, c'était mon violon.

Le professeur m'a montré comment tenir le violon, mais je m'en rappelais. Il m'a demandé « d'essayer » de faire un son (c'est assez rare de réussir à produire autre chose qu'un grincement au début).

J'ai posé mon archet sur les cordes, et j'ai produit un son. Il n'y a pas eu de grincement, ce n'était pas un son strident qui donne envie de se boucher les oreilles. Il est sorti (dans mon souvenir) un son profond et rond. Il y a eu une vibration. Le mouvement de l'archet dans ma main droite a produit un frottement, la corde du violon s'est mise à osciller de droite à gauche. Une vibration à l'intérieur de mon torse est remontée dans ma gorge pour ressortir par les éclisses du violon.

Quelque chose d'encore complètement irrationnel s'est produit : j'ai eu l'impression que c'était ma voix qui s'échappait du violon, comme une sorte de superpouvoir qui venait de se développer.

J'étais une petite fille timide, plutôt solitaire, j'aimais passer du temps seule dans la nature et avec mes chats.

Du reste, je n'ai pas beaucoup changé. Je pense que c'est aussi pour cette raison que la carrière que j'ai choisie me convient. Passer quatre heures en tête à tête avec mon violon tous les matins, c'est une méditation quotidienne, un moment de reconnexion, d'alignement dont je ne pourrais plus me passer.

À la suite de ce cours de violon, et aussi étrange que cela paraisse avec du recul, j'ai immédiatement su que la musique m'accompagnerait toute ma vie, et je n'arrive toujours pas à l'expliquer.

À la grande surprise de mes parents qui n'avaient absolument pas anticipé ma décision, j'ai voulu passer le concours d'entrée au conservatoire, que j'ai réussi.

Je suis rentrée en cycle 1 dans la classe d'un professeur que j'ai tout de suite adoré. Il était nonchalant, et se moquait aussi bien des horaires que des règles. Il avait les cheveux mi-longs coiffés en catogan et portait parfois un chapeau de côté. Son étui à violon n'avait qu'une seule sangle et pendait de son épaule droite. Pendant les pauses, il allumait des cigarettes les unes après les autres.

Il m'a rappelé le violoniste tzigane que j'avais vu au concert.

Nous avons noué une complicité instantanée. Il incarnait tout ce que j'aimais musicalement ainsi que la liberté et la générosité.

Il m'a accompagnée et m'a appris le violon tout en veillant à préserver ma singularité, en la laissant se développer même. Je bougeais beaucoup quand je jouais des morceaux entraînants, j'adorais ça. Je ne pouvais pas rester statique lorsque je sentais la musique vibrer en moi et il m'a toujours laissé faire. Tous les professeurs que j'ai eus

après lui se sont appliqués à me faire arrêter de bouger en jouant, mais cela ne m'a jamais quittée.

Il n'y a pas si longtemps, j'ai donné un concert avec l'orchestre du conservatoire d'Aix-en-Provence dirigé par son directeur, sur la grande place des Prêcheurs, devant deux mille personnes, au cours duquel nous avons joué les *Quatre Saisons* de Vivaldi.

Lors de la répétition, le directeur m'a demandé si j'avais assez de place sur scène, et je lui ai répondu que j'en voulais encore un peu plus, que j'aimais bien bouger... Et comme s'il revenait des années en arrière, il a dit : « Oui, on sait que tu aimes bouger, tu as toujours été comme ça. » J'ai souri.

Et en entendant ces mots, je me suis souvenue de mon premier cours au conservatoire, ce cours qui m'a remplie de joie et qui n'a fait que confirmer ce qu'au fond de moi je savais déjà.

À la fin de ce cours, j'ai rejoint ma maman qui m'attendait dans la voiture.

J'ai fermé la portière et je lui ai annoncé : « Maman, plus tard, je serai violoniste. »

CHAPITRE 2

LES AVENTURIÈRES

« Pour être chef d'orchestre, il faut être respecté par tous les musiciens, et cela ne peut donc être qu'un homme »

Un professeur de musique, en 2008

Cette année-là, j'entrais dans mes quatorze ans et je terminais ma formation au conservatoire. J'ai toujours le souvenir du majestueux escalier de pierre qui trônait dans le hall d'entrée, je revois comme si c'était hier le petit banc dans la cour pavée, sur lequel j'attendais, chaque début du mois de juin, l'affichage des résultats après les examens.

C'était le dernier cours de l'année, l'examen était passé et beaucoup d'élèves ne venaient plus. En bonne élève, je m'y suis rendue. J'ai poussé la porte de la salle de formation musicale et je me suis trouvée face au professeur.

Il était plutôt sympathique. Il parlait beaucoup, avec énormément d'assurance, il avait un côté « donneur de leçons » et tirait des conclusions parfois un peu hâtives